

MARGUERITE YOURCENAR ET LES SPÉCIALISTES DE L'ANTIQUITÉ

Rémy Poignault

▶ **To cite this version:**

Rémy Poignault. MARGUERITE YOURCENAR ET LES SPÉCIALISTES DE L'ANTIQUITÉ. Marguerite Yourcenar entre littérature et science, 2007. hal-02550926

HAL Id: hal-02550926
https://uca.hal.science/hal-02550926

Submitted on 22 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MARGUERITE YOURCENAR ET LES SPÉCIALISTES DE L'ANTIQUITÉ

par Rémy POIGNAULT
(Université de Clermont-Ferrand II, CRCA-EA 1000)

La rédaction de *Mémoires d'Hadrien* a été rendue possible grâce à la fréquentation intime de sources antiques littéraires et archéologiques, mais aussi par la lecture de travaux réalisés par de savants historiens, archéologues ou philologues. Cet effort de documentation scientifique prend place principalement dans les années 1949-1951, alors que l'écrivain revient, comme par hasard – le hasard d'une malle retrouvée – à un projet né plus de vingt ans auparavant, repris et abandonné plusieurs fois. « Depuis ce moment, il ne fut plus question que de récrire ce livre coûte que coûte », nous informe-t-elle dans les « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* » (p. 525)[1], et, un peu plus loin : « Je passe le plus rapidement possible sur trois ans de recherches, qui n'intéressent que les spécialistes, et sur l'élaboration d'une méthode de délire qui n'intéresserait que les insensés » (p. 526). Voilà donc les deux ingrédients essentiels de cette alchimie de la création littéraire : « l'érudition » et « la magie sympathique », cette dernière permettant de redonner vie à ce qui risquerait de ne rester que froide construction abstraite. Nous nous en tiendrons aujourd'hui au premier élément, la science austère, en étudiant la « Note » qui accompagne le texte depuis la première édition, les échos des préoccupations scientifiques de Marguerite Yourcenar tels qu'ils apparaissent dans sa correspondance du début des années cinquante ainsi que ses essais de caractérisation de son œuvre dans ces années-là.

[1] Sauf indication contraire, nous citons *Mémoires d'Hadrien* dans *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1982.

La « Note »

La « Note » est tout à fait révélatrice de la volonté de Marguerite Yourcenar de se justifier d'un point de vue scientifique, de prouver le sérieux de sa démarche et d'expliquer les cas où elle a dû prendre quelques libertés. Elle renvoie explicitement dès le début au précédent de Racine « qui, dans les préfaces de ses tragédies, énumère soigneusement ses sources » et les points « sur lesquels [il] a ajouté à l'histoire, ou modifié prudemment celle-ci » (p. 543). Le texte justificatif glisse ici du début à la fin de l'ouvrage, puisque au lieu d'une préface nous avons une note.

Comme son illustre prédécesseur, Marguerite Yourcenar s'explique sur l'historicité de certains personnages, sur quelques fusions opérées, sur des transpositions stylistiques, le choix ou l'absence de choix dans des points controversés, bref sur la part de son invention dans les limites de la vraisemblance à partir de bases historiques : si tel fait n'est « nullement prouvé », il est néanmoins « possible » (p. 543). L'auteur indique même de manière précise dans certains cas quelles sont ses sources antiques, en s'appuyant éventuellement sur une caution scientifique – fût-elle quelque peu fragile – : « La visite de Lucius à Alexandrie en 130 est déduite (comme le fit déjà Grégorovius) d'un texte souvent contesté, la *Lettre d'Hadrien à Servianus*, où le passage qui concerne Lucius n'oblige nullement à une telle interprétation » (p. 544)[2]. Marguerite Yourcenar ne fournit pas toujours les références précises des textes anciens, mais on peut facilement vérifier l'information. Par exemple le *Papyrus d'Oxyrhynchus* qui a été le point de départ de « [l']épisode de l'enfant tombé d'un balcon » (p. 544) est le n° 475[3] : tout juste peut-on signaler une légère erreur dans l'appréciation chronologique puisque la

[2] L'ouvrage de Gregorovius a été édité pour la première fois en 1851. GREGOROVIUS, *Der Kaiser Hadrian*, Stuttgart, 2e éd. : 1884 ; p. 164 n. 2 le savant estime que Lucius accompagna Hadrien en Égypte.

[3] B. P. GRENFELL, A. S. HUNT, *The Oxyrhynchus Papyri*, III, London, 1903. Le fichier réalisé par Marguerite Yourcenar pour *Mémoires d'Hadrien*, conservé à la Houghton Library à l'Université de Harvard renferme une note relative à ce papyrus.

fête relatée est datée, par le document, de 182 et qu'on ne peut pas dire que l'événement « s'est passé en réalité près de quarante ans après le voyage d'Hadrien en Égypte » (p. 544), un peu plus de cinquante ans séparant les deux faits.

Il serait intéressant d'étudier systématiquement l'évolution de la « Note » au fil des rééditions, car elle reçoit des compléments, en fonction apparemment des remarques des lecteurs. Un exemple : à propos de l'initiation de l'empereur au culte de Mithra, dans les premières versions, Marguerite Yourcenar se contente d'indiquer qu'elle n'est pas prouvée, mais plausible, comme le « taurobole auquel Antinoüs se soumet à Palmyre » (éd. 1951, p. 311 ; *OR*, p. 543) ; mais dès l'édition de 1958 est ajoutée une phrase qui ressemble fort à une réponse à une objection qu'on lui a présentée : « On a suivi dans ces deux scènes la tradition qui veut que le bain de sang ait fait partie du rituel de Mithra aussi bien que de celui de la déesse syrienne, auquel certains érudits préfèrent le réserver, ces emprunts d'un culte à l'autre restant psychologiquement possibles à cette époque où les religions de salut "contaminaient" dans l'atmosphère de curiosité, de scepticisme et de vague ferveur qui fut celle du II^e^ siècle » (éd. 1958, p. 342 ; *OR*, p. 544). De fait, les spécialistes montrent – et déjà F. Cumont dans l'article « Mithra » du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* de Daremberg, Saglio et Pottier (1877-1919), III, 2, p. 1949 – que le taurobole appartient au culte de Cybèle, la grande Mère, et non à celui de Mithra[4]. On pourra même ajouter que dans sa défense Marguerite Yourcenar confond Atargatis (la déesse syrienne) et Cybèle ; il

[4] Dans une lettre à Frederick Clifton Grant du 6 février 1957, Université de Harvard, Houghton Library, bMS Fr 372.2 (4641), à paraître dans le deuxième volume *D'Hadrien à Zénon (correspondance 1957-1962)* aux éditions Gallimard, Marguerite Yourcenar parle d'une « *contaminatio* avec les cultes de Cybèle et d'Attys ». Elle s'y explique longuement sur la manière dont elle a présenté les rapports d'Hadrien avec Éleusis et les autres religions à mystère, sur le néo-platonisme du temps, sur les rapports entre hellénisme et judaïsme, sur les vues anticipatrices d'Hadrien et sur diverses questions de détail. Je remercie vivement Maurice Delcroix d'avoir attiré mon attention sur cette lettre.

est vrai que sur ce point il y eut dès l'Antiquité des traces de syncrétisme[5].

Après ces mises au point, l'auteur expose ses principales sources littéraires antiques, en s'attachant particulièrement aux deux plus importantes, Dion Cassius et l'*Histoire Auguste*, sur lesquelles elle émet un jugement d'ordre littéraire, mais aussi scientifique, puisqu'elle évalue leur degré de crédibilité. Il est à noter qu'elle ne tient pas compte d'un débat qui anime la communauté scientifique depuis la fin du XIX^e^ siècle : elle accepte sans discussion l'attribution de la *Vita Hadriani* à un dénommé Spartien et sa datation « un peu plus d'un siècle » après la mort de l'empereur (p. 546), alors que Hermann Dessau a publié dès 1889 un article retentissant dans la revue *Hermes*, soutenant la thèse d'un auteur unique de l'*Histoire Auguste* qui se serait caché sous différents pseudonymes et aurait rédigé son texte à la fin du IV^e^ siècle[6]. Il est vrai qu'en France Charles Lécrivain soutient encore en 1904 une thèse proche de la tradition, comme aussi Léon Homo en 1926[7] et que la question a été débattue largement tout au long du XX^e^ siècle, mais l'accord semble se faire désormais sur l'unicité de l'auteur et sur une datation vers la dernière décennie du IV^e^ siècle[8]. Il faut attendre « Les visages de l'histoire dans l' "Histoire Auguste" » (1958) pour que, tout en restant attachée à la tradition, Marguerite Yourcenar montre sa connaissance du problème, même si elle en minimise l'importance et fait peu de cas alors de la science philologique : « Le nom même et l'existence des cinq principaux auteurs (Spartien, Capitolin, Lampride, Pollion, Vopiscus) est aujourd'hui matière à controverse, et les dates qui leur sont assignées varient, au gré

[5] Cf. Rémy POIGNAULT, *L'Antiquité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar. Littérature, mythe et histoire*, Bruxelles, coll. Latomus, 1995, p. 481-484.
[6] Hermann DESSAU, « Über Zeit und Persönlichkeit der S. H. A. », *Hermes*, 24, 1889, p. 337-392.
[7] Cf. l'introduction générale d'André CHASTAGNOL à *Histoire Auguste*, Paris, R. Laffont, 1994, p. XXIII-XXIV.
[8] ID., *ibid.*, p. XXXIV.

des érudits et des spécialistes, du milieu du IIe à la fin du IVe siècle » (*EM*, p. 6)[9].

Après l'exposé des sources littéraires vient dans la « Note » celui des « monuments figurés », des inscriptions, des monnaies, l'auteur recourant à l'archéologie, à l'épigraphie, à la numismatique, en un mot, aux sciences de l'Antiquité.

Partis d'une référence racinienne nous aboutissons après cette présentation des sources anciennes, à celle des sources modernes avec commentaire de la bibliographie utilisée, laquelle est classée de manière logique, selon une méthode qui rappelle l'université : jugement global sur les ouvrages d'ensemble (« il n'existe pas à cette date de bonne biographie moderne d'Hadrien à laquelle on puisse renvoyer le lecteur » (p. 548)), négatif donc, puis une évaluation positive de « résumés intelligents » et de « solides études de détail » ; ces dernières sont exposées par personnage : Hadrien, puis Trajan, et l'on revient à Hadrien par le biais de la question de la succession impériale, de l'affaire des quatre consulaires, de « l'entourage grec d'Hadrien », et des guerres, enfin Antinoüs, et de là on passe à l'art à l'époque d'Hadrien.

Cette bibliographie, importante, est judicieusement choisie et on ne saurait guère, sans excès de cuistrerie y reprocher des manques ou confusions[10]. Tout au plus pourrait-on s'étonner qu'à propos des guerres de Trajan ne soit signalée que l'*Histoire de l'Asie* de René Grousset (1921) sans que figure l'étude de Julien Guey, avec qui Marguerite Yourcenar échangera quelques lettres en 1953 et 1954[11] : *Essai sur la guerre parthique de Trajan (114-117)*, Bucarest, 1937. On aurait pu ajouter aussi aux travaux de R. H. Lacey sur l'ordre équestre datant de 1917, l'ouvrage tout récent de H.-G. Pflaum, *Les procurateurs équestres sous le Haut-Empire romain* (1950). Nous sommes bien conscient du caractère assez peu fondé de telles remarques dans la mesure où, d'une part, Marguerite Yourcenar n'a pas rédigé un ouvrage universitaire et, d'autre

[9] Vulcacius Gallicanus auquel la tradition prête la seule vie d'Avidius Cassius est volontairement passé sous silence.

[10] *Contra* : Ch. PICARD, « L'empereur Hadrien vous parle », *Revue Archéologique*, 43, janv.-juin 1954, p. 84 n. 4, qui juge l'information « inégale ».

[11] *HZ*, p. 267-270 ; p. 296-299.

part, la « Note » ne saurait rendre compte de toutes ses lectures, l'auteur n'évoque-t-elle pas dans une lettre du 7 mars 1955 au professeur de Göttingen Walter Hatto Gross « une très longue bibliographie que j'avais proposée à l'éditeur français pour la première édition d'Hadrien, mais celle-ci parut trop volumineuse pour être placée à la suite d'un ouvrage littéraire, qui n'avait pas à prendre les allures d'une dissertation »[12].

On notera toutefois une confusion à propos d'Arnold Toynbee, le célèbre professeur d'histoire internationale à l'Université de Londres, directeur du Royal Institute for International Affairs, philosophe de l'histoire, qui s'est intéressé au déclin des civilisations – on peut, d'ailleurs, retrouver un écho de sa théorie du double prolétariat, intérieur et extérieur expliquant leur décadence[13] dans une phrase de l'Hadrien de Marguerite Yourcenar : « J'aurais voulu reculer le plus possible, éviter s'il se peut, le moment où les barbares au-dehors, les esclaves au-dedans, se rueront sur un monde qu'on leur demande de respecter de loin ou de servir d'en bas, mais dont les bénéfices ne sont pas pour eux » (p. 374-5). C'est l'auteur elle-même qui invite à ce rapprochement en annonçant que certaines des pages du savant britannique « ont servi de germes à certains passages de *Mémoires d'Hadrien* dans lesquels l'empereur définit lui-même ses vues politiques » (p. 549), mais elle attribue à ce philosophe de l'histoire un article paru dans *The Dublin Review* de janvier 1945, « The Roman Empire and Modern Europe », qui est, en réalité, l'œuvre de Jocelyn M. C. Toynbee, spécialiste d'histoire de l'art et de numismatique, que Marguerite Yourcenar mentionne ailleurs dans la « Note » dès la première édition (éd. 1951 :

[12] Université de Harvard, Houghton Library, bMS Fr 372.2 (4649) ; la copie de cette lettre est très difficilement lisible et n'a pas été retenue dans *HZ*. Cité « by permission of the Houghton Library, Harvard University » et avec l'autorisation des ayants droit de Marguerite Yourcenar.

[13] Cf. le *Robert des noms propres* : « prolétariat intérieur (ensemble des déracinés qui ne se sent plus concerné par les défis portés, ni par les ripostes de la communauté), prolétariat extérieur (groupes humains qui se retournent contre une civilisation après avoir gravité autour d'elle) ». Cf. aussi la conception de l'humanisme de l'État universel selon Arnold Toynbee : *La Pensée historique grecque* (1924), *La Civilisation à l'épreuve* (1948).

p. 317) [14]. Le passage sur Arnold Toynbee était absent de cette première édition, les *addenda* et *corrigenda* ont, dans ce cas, entraîné une confusion.

Cette bibliographie n'ignore pas les travaux les plus récents, contemporains de la dernière période de la rédaction, comme l'ouvrage de Bernard d'Orgeval, *L'Empereur Hadrien, son œuvre législative et administrative*, 1950, ou l'article de « J. Carcopino, *L'Hérédité dynastique chez les Antonins*, 1950 » (p. 549) – en fait, pour être plus précis, paru dans la *Revue des Études Anciennes*, 51, datée de 1949, p. 262-321. Marguerite Yourcenar rejette sans appel « au profit d'une interprétation plus littérale des textes » (p. 549-550)[15] les hypothèses de Jérôme Carcopino, propos sibyllins pour qui n'appartiendrait pas au sérail et ignorerait que dans cet article Jérôme Carcopino soutient que Lucius est le fils adultérin d'Hadrien et que nous sommes en présence d'une succession dynastique. On comprend aisément pourquoi Marguerite Yourcenar, dont les héros sont, en général, si peu pères, a écarté cette idée.

Elle se tient informée des recherches sur le règne Hadrien même après la publication de son ouvrage : elle signale ainsi « [l]es quelques découvertes archéologiques faites en Israël durant ces dernières années », « la plupart d'entre elles, survenues après 1951, n'ont pu être utilisées au cours du présent ouvrage » (éd. 1958, p. 350), précise-t-elle à partir de l'édition de 1958[16]. L'auteur – on le sait – n'abandonne pas son texte après publication et se tient au courant de l'évolution des connaissances en ce domaine, et le fait savoir.

---

[14] « de Jocelyn Toynbee sur l'art hadrianique ». Un tirage de 1952 indique (p. 317) : « de Jocelyn Toynbee, *The Hadrianic School, A Chapter in the History of Greek Art*, 1934 ». La mention de Jocelyn Toynbee a disparu en cet endroit dans l'éd. de 1958, p. 349, mais l'historienne de l'art est en bonne place, plus loin, dans un développement sur l'art : « le très bel ouvrage de Jocelyn Toynbee, *The Hadrianic School, A chapter in the History of Greek Art*, Cambridge, 1934, mérite une mention toute particulière », p. 354, comme dans la version définitive : *OR*, p. 552-3, où toutefois il y a plus de mesure, « très bel » devenant « bel » et « toute particulière » « particulière ».

[15] Éd. de 1951, p. 317 : « dont les hypothèses ont été écartées comme peu convainquantes [*sic*], au profit de l'interprétation littérale des textes ».

[16] Dans l'éd. définitive (*OR*, p. 550) la formule d'atténuation disparaît et on a : « Les découvertes ».

D'ailleurs, dans l'édition de 1958, la « Note » reçoit une ampleur nouvelle : y sont développées les questions de l'iconographie d'Antinoüs, ainsi que de l'art à l'époque d'Hadrien et des réalisations architecturales de l'empereur, avec un intérêt tout particulier pour la Villa Adriana et Antinoé. C'est dire que l'auteur a tenu à témoigner du sérieux de ses recherches pour éclairer le lecteur, sans doute aussi pour répondre à certaines critiques et peut-être pour mettre à profit une matière que, selon sa correspondance, elle destinait à un essai, qui restera à l'état de projet[17]. Dans une lettre du 19 septembre 1954 à Charles Orengo, elle apprend à son éditeur qu'elle a travaillé pendant l'été à « l'excellente bibliothèque de l'Institut d'Archéologie » de Munich, pour mettre au point un texte sur Oppien, mais également « corriger avec Grâce Frick les épreuves de la traduction anglaise d'*Hadrien* » et elle ajoute « J'ai accompli aussi un sérieux travail de mise au point sur la *Note* bibliographique française ; je vous remettrai à Paris le manuscrit de ces changements, ainsi que de quelques mots à modifier dans le texte, en vue d'une future réimpression de mon livre » (*HZ*, p. 392). Le dialogue qui s'instaure entre l'écrivain et son public et le souci de l'exactitude du détail historique conduisent Marguerite Yourcenar à toujours retoucher son ouvrage, et cela a commencé dès l'édition originale, car la prépublication d'un long extrait dans *La Table ronde*, lui a valu des lettres de critiques ou d'éloges qui l'ont amenée à remanier *in extremis* sa « Note » pour apporter, dit-elle à Charles Orengo dans une lettre du 17 septembre 1951 des précisions aussi bien « au lecteur ignorant » qu'au lecteur « bien informé », « et dont l'absence provoquerait des critiques qu'il vaut mieux prévenir » (*HZ*, p. 53).

[17] Marguerite Yourcenar a ainsi songé à un travail sur Antinoüs : cf. ses lettres à Arturo Osio du 25 mars 1958 et du 12 mars 1959, et à Ralph Fastnedge du 9 avril 1959.

Les échos des préoccupations scientifiques de Marguerite Yourcenar dans sa correspondance

Dans les mois et les années qui suivirent la parution de *Mémoires d'Hadrien*, Marguerite Yourcenar a entretenu avec des amis, de simples lecteurs, mais aussi des spécialistes de l'Antiquité une correspondance concernant les *realia* de l'ouvrage. Elle s'y montre soucieuse ou de défendre ses propres choix ou de rétablir dans les plus petits détails la vérité historique.

Cet échange a, comme nous l'avons vu, pu commencer avant la parution du livre. Ainsi elle écrit le 16 décembre 1951 à Constantin Dimaras, à qui elle avait visiblement donné à lire tout ou partie du manuscrit, que, si elle a tenu compte de certaines de ses remarques, elle n'a pas changé la phrase où elle montrait la maîtresse d'Hadrien empiler les monnaies :

> en principe, vous avez totalement raison, et le relief de la plupart des monnaies antiques en rend l'exacte superposition difficile, sinon impossible. Pourtant, votre lettre m'étant arrivée durant mon séjour en Suisse, j'ai voulu expérimenter par moi-même, et me suis fait ouvrir le médailler romain (fort riche d'ailleurs) du Musée d'Avenches, où j'ai réussi à placer l'un sur l'autre quelques pièces d'or et quelques bronzes de Trajan ; ils tenaient tout juste suffisamment pour que la jeune amie d'Hadrien ait pu se livrer au jeu décrit par moi. J'avoue d'ailleurs que la phrase était difficile à changer. (*HZ*, p. 110)

L'écrivain ne dédaigne donc pas mettre son texte à l'épreuve de l'expérience pratique[18], quitte à la considérer plus tard comme peu probante, puisqu'un post-scriptum suit :

[18] Ce contact direct avec les monnaies de l'époque d'Hadrien Marguerite Yourcenar a pu l'avoir au Musée d'Avenches (cf. aussi lettre au conservateur, J. Bourquin, en septembre 1951 (*HZ*, p. 59-60)). Mais elle a aussi écrit à Jean Babelon du Cabinet des Médailles, le 15 juin 1951, munie d'une lettre de recommandation de Jean Schlumberger, pour lui demander l'autorisation de voir les originaux de pièces qu'elle ne connaissait que par des photographies (*HZ*, p. 26).

> P. S. Somme toute, et comme Grâce me le fait en ce moment remarquer, ma défense de la scène des pièces d'or n'est pas très solide. J'y penserai davantage, et si le geste de la jeune femme est décidément impossible, il faudra voir à le changer pour une seconde édition. (*HZ*, p. 111)

C'est ainsi que « et se mit à équilibrer les piles luisantes » (éd. 1951, p. 68) est devenu « et se mit à diviser en tas le luisant monceau » (*OR*, p. 336).

Nous retiendrons une lettre du 23 mai 1953 adressée à Julien Guey (*HZ*, p. 268), alors professeur d'histoire ancienne à l'Université de Lyon. Sur les conseils du spécialiste, Marguerite Yourcenar a changé « Je jouai avec l'idée de transférer la capitale de la province à Smyrne ou à Pergame » (éd. 1951, p. 225) en : « Je songeai un moment à accroître au détriment de l'arrogante capitale syrienne l'importance de Smyrne ou de Pergame » (*OR*, p. 452), car la phrase initiale pouvait laisser croire qu'Antioche, capitale de la Syrie, était la capitale de la province d'Asie. L'auteur est donc soucieuse d'éviter toute confusion. Elle a maintenu en revanche l'expression, « le Sénat local » à propos d'Alexandrie, ce qui est erroné, elle le reconnaît, d'un point de vue historique, mais « je ne trouvais pas de mot qui ne fît pas trop moderne », avoue-t-elle (*HZ*, p. 269). En fait, elle reviendra plus tard sur cette phrase et « Je dormis jusqu'à l'heure de la séance du Sénat local » (éd. 1951, p. 205) devient : « Je dormis jusqu'à l'heure de la séance du conseil local » (*OR*, p. 438)[19] dès 1958. Elle confirme aussi au savant qu'elle a volontairement parfois « essayé d'entraîner le lecteur du passé au présent, tout en usant de termes dont Hadrien eût à la rigueur pu se servir » (*HZ*, p. 269), comme « la berge vaticane ». Elle a conservé le nom de Colisée, ce « qui n'est qu'une appellation d'époque tardive » (*ibid.*, p. 270), pour désigner ce qu'on connaissait sous Hadrien comme l'amphithéâtre flavien, afin que le lecteur ne soit pas en *terra incognita*. Mais elle a modifié une phrase qui pouvait laisser penser que le Colisée existait au temps de Néron, alors qu'il s'agissait seulement de rappeler qu'il a été construit sur le site de la *Domus aurea* de

[19] Éd. de 1958, p. 205 : « Conseil local ».

cet empereur : « le Colisée réparé, lavé des souvenirs de Néron qui s'y attardaient encore » (éd. 1951, p. 174) a cédé la place à « le Colisée réparé, lavé des souvenirs de Néron qui hantaient encore ce site » (*OR*, p. 415)[20].

Les relations de Marguerite Yourcenar avec la communauté scientifique sont excellentes quand on reconnaît la légitimité de sa démarche, même si on émet un avis différent sur tel ou tel point ou si on relève des erreurs. L'écrivain est même prête à accepter de modifier des passages si on lui en démontre la faiblesse. Après l'article que l'Abbé Vincent a fait paraître sur *Mémoires d'Hadrien* dans la *Revue des sciences religieuses*, 28, 1954, p. 85-86, elle lui écrit le 26 janvier 1954 pour lui dire tout l'intérêt qu'elle a pris à sa « discussion des documents concernant la guerre de Palestine » (*HZ*, p. 301). Dans l'article en question, l'Abbé Vincent proposait une autre vue que l'opinion traditionnelle suivie par l'écrivain pour expliquer le déclenchement de la guerre juive, cette vulgate étant qu'Hadrien aurait mal apprécié la psychologie des Juifs et « aurait seulement voulu reconstruire une ville romaine Aelia Capitolina »[21] ; l'Abbé Vincent citant l'ouvrage de M. Schlatter, *Die Tage Trajans und Hadrians*, qui utilise des sources rabbiniques, montre que « c'est Hadrien lui-même qui a surexcité les espérances rabbiniques en autorisant les Juifs à rebâtir le Temple »[22] ; ceux-ci auraient alors cru les temps messianiques arrivés et se seraient soulevés ; des sources littéraires gréco-romaines, qui font de la fondation d'Aelia Capitolina non une cause, mais une conséquence de la guerre peuvent aller dans ce sens, ajoute-t-il. « Il n'y a donc pas eu de provocation de la part d'Hadrien » (p. 86). Marguerite Yourcenar accepte cette vue comme plus conforme à la personnalité d'Hadrien[23].

---

[20] Dès le tirage de 1952, portant la mention « 23e mille », p. 174.

[21] Abbé VINCENT, « Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien* », *Revue des sciences religieuses*, 28, 1954, p . 85.

[22] ID., *ibid.*, p. 85-86.

[23] Marguerite Yourcenar n'a pas apporté de modification sur ce point à *Mémoires d'Hadrien*, même si elle en envisage alors la possibilité : « Il se peut que dans une nouvelle édition je m'efforce de modifier dans ce sens le passage concernant la reconstruction de Jérusalem » (*HZ*, p. 301).

Mais il est arrivé à un docte archéologue de manifester une opposition radicale à *Mémoires d'Hadrien* : Charles Picard dans la *Revue archéologique*, 43, janv.-juin 1954, p. 83-85, en un compte rendu dont le titre annonce le ton : « L'Empereur Hadrien vous parle ». Il y critique, en particulier, l'image qui est donnée de l'Espagne, quelques erreurs dans l'orthographe des noms propres, des manques dans la bibliographie et il reproche à l'auteur d'avoir parlé de « "mosaïques des murailles" (p. 135), dorées (?) (ou non) » (p. 84), et de ne pas donner à voir les réalisations architecturales d'Hadrien non plus que l'empereur lui-même ni Antinoüs, ajoutant « Qui donc disait que les dames aimaient les photographies de beaux hommes ? » (p. 85). On peut suivre le cheminement de la réplique de Marguerite Yourcenar : elle signale dans sa correspondance cette « notice extrêmement insultante et perfide », « on se croirait chez Molière » et en dénonce « le ton captieux, la mauvaise foi, et les citations ingénieusement tronquées » (lettre à la Princesse Schakhovskoy du 10 août 1954, *HZ*, p. 365-366) ; elle écrit aussi à Alexis Curvers le 14 août 1954 :

> une notice un peu tardive sur Hadrien finement intitulée « Hadrien vous parle », et qui par l'usage de la citation captieuse ou tronquée, de l'assertion fausse, de l'ineffable vulgarité de ton, et en somme de tous les procédés du plus bas journalisme, est un chef-d'œuvre du genre. Je vais répondre et m'efforcer de faire insérer ma réponse, parce qu'il faut toujours lutter, et ceci m'oblige à rester quelques jours de plus à Munich, où la Bibliothèque de l'Institut d'Archéologie est excellente, puisque enfin je ne promène pas avec moi les fiches de la documentation d'Hadrien, et que j'ai besoin de vérifier les dates de publication, les pages, et les volumes qui servent de munitions dans ce duel grotesque. (*HZ*, p. 369)

Le 11 septembre 1954, Marguerite Yourcenar demande à son avocat Jean Mirat si elle peut légalement obliger la revue à publier sa réponse (*HZ*, p. 386-7). Mais on ne trouve nulle trace de cette riposte dans les numéros de la *Revue archéologique* des années suivantes. C'est dans les « Carnets de notes de

Mémoires d'Hadrien » que paraîtra la réplique, d'autant mieux frappée qu'elle aura été décantée :

> Les Blazius et les Vadius existent, et leur gros cousin Basile est encore debout. Il m'est une fois, et une fois seulement, arrivé de me trouver en présence de ce mélange d'insultes et de plaisanteries de corps de garde, de citations tronquées ou déformées avec art pour faire dire à nos phrases une sottise qu'elles ne disaient pas, d'arguments captieux soutenus par des assertions à la fois assez vagues et assez péremptoires pour être crus sur parole par le lecteur respectueux de l'homme à diplômes et qui n'a ni le temps ni l'envie d'enquêter lui-même aux sources. (*CNMH*, *OR*, p. 538)

Dans la « Note » Marguerite Yourcenar ajoutera un passage sur les mosaïques murales avec référence à l'ouvrage de Pierre Gusman, *La Villa impériale de Tibur*, 1904 et au *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio car, écrit-elle, « une allusion à des mosaïques sur les murs de la Villa a surpris certains lecteurs » (p. 554-5)[24].

Marguerite Yourcenar accepte donc les remarques quand elles lui semblent fondées[25], mais elle sait défendre son point de vue quand son interlocuteur se trompe. Quand il est de bonne foi, le ton est courtois. Face à Constantin Coukidis (lettre du 24 juillet 1955) elle soutient l'existence de l'île d'Achille en s'appuyant sur le texte d'Arrien – une source antique, donc – et sur les travaux d'un moderne, Rostovtzeff (*HZ*, p. 475)[26]. Elle a rencontré dans ses lectures la question de l'authenticité du *Périple du Pont-Euxin*, et elle opte pour son authenticité, au moins dans sa majeure partie[27]. L'année précédente, le 8 mars

---

[24] Dans l'édition de 1958, p. 356-7, ces mêmes références bibliographiques étaient données, mais sans allusion à la surprise de « certains lecteurs » : « Les mosaïques des murailles de la Villa auxquelles Hadrien fait ici allusion sont celles des exèdres, des murs encadrant les niches des nymphées […] ».

[25] Ainsi à propos de l'orthographe de Léotychide (p. 38), à propos du terme d'« Achaïe » qu'elle remplace par « dans l'Isthme » pour désigner la « *Province de Corinthe* » : lettre du 24 juillet 1955 à Constantin Coukidis (*HZ*, p. 474).

[26] Michael Ivanovitch ROSTOVTZEFF, *Les Iraniens et les Grecs dans la Russie du Sud*, 1922.

[27] Il y eut effectivement un débat important sur cette question dans la communauté scientifique, le plus critique étant C. G. BRANDIS dans un

1954, Marguerite Yourcenar avait écrit à l'Abbé Vincent, l'auteur d'un article sur *Mémoires d'Hadrien* dont nous venons de parler, pour lui demander s'il avait un avis sur la question, car elle avait reçu une lettre d'un géographe américain se disant « persuadé de la non-authenticité du *Périple* d'Arrien » (*HZ*, p. 335) ; elle supposait que le géographe avait confondu avec le *Périple de la Mer Rouge*, car elle n'avait jamais entendu parler de cette mise en doute auparavant. La référence qu'elle donne, à Croiset[28], auteur d'une histoire de la littérature grecque, révèle bien qu'alors son information sur la question se limite à un ouvrage général. Elle ne connaît pas les articles parus dans le *Rheinisches Museum* en 1896 et 1901[29], où s'affrontent deux points de vue antithétiques, non plus que le plus accessible article de V. Chapot « Arrien et le Périple du Pont-Euxin » publié dans *REG*, 34, 1921, p. 129-154.

On voit aussi l'écrivain, à la suite d'une lettre de Maria-Luisa Cisneros qui semblait contester qu'Hadrien fût le premier à donner à Rome le titre d'*aeterna* et qui apportait à l'appui une citation de Tibulle (II, 5, v. 23-24), envoyer le même jour, le 5 mars, deux lettres à deux spécialistes de l'Antiquité, Marcel Durry, professeur de latin à la Sorbonne et Cornelius C. Vermeule, spécialiste d'art antique à l'université du Michigan, pour demander confirmation de ce qu'elle se souvenait avoir lu dans ses recherches mais sans avoir sur place (à Fayence dans le Var) le moyen de vérifier : que la formule *Roma aeterna* n'apparaît pas de manière officielle avant Hadrien (*HZ*, p. 460-462) ; elle dit alors travailler à une révision de son ouvrage en vue d'une nouvelle édition. Deux jours plus tard, le 7 mars 1955, elle pose la même question à

article du *Rheinisches Museum* de 1896 : cf. Alain SILBERMAN, « Arrien, "Périple du Pont-Euxin" : essai d'interprétation et d'évaluation des données historiques et géographiques », *ANRW*, II, 34. 1, 1993, p. 287-290 ; cf. aussi A. B. BOSWORTH, « Arrian and Rome : the Minor Works », *ibid.*, p. 243 n. 92. Aujourd'hui la majorité des spécialistes considèrent l'œuvre comme authentique.

[28] Visiblement : A. et M. CROISET, *Histoire de la littérature grecque*, Paris, 1887-1899.

[29] F. REUSS, « Zur Arrians », *Rheinisches Museum*, 56, 1901, p. 367-391, cité par Alain SILBERMAN, *op. cit.*

un troisième savant, Walter Hatto Gross, professeur à l'Université de Göttingen. Marguerite Yourcenar voit sa version confirmée par les savants et l'on peut imaginer sa satisfaction d'avoir respecté la vérité historique[30].

Il arrive inversement à Marguerite Yourcenar de demander, face à la rigueur scientifique, des licences qu'on pourrait qualifier de poétiques. Nous avons pu en avoir un aperçu dans la lettre à Julien Guey. À Constantin Coukidis qui lui avait signalé quelques erreurs historiques dans les noms propres elle répond le 25 mars 1956 : « C'est dans les noms de lieux qu'il m'est arrivé le plus souvent (pas très souvent) d'opérer des modifications, souvent pour éviter des précisions ou des explications superflues dans des passages où je tenais à aller vite » (*HZ*, p. 522). Et elle donne l'exemple de l'expression « un gouverneur de Cilicie » employée, à propos d'une loi, au lieu de « le conseil de Bétique », car le premier « est assez familier au lecteur pour qu'il "situe" une province assez éloignée du centre de l'Empire et possédant de grands élevages » (*ibid.*). Elle explique en outre qu'elle a maintenu dans son texte « Sinope » au lieu de « Trébizonde » parce que ce dernier terme renvoie surtout à « l'histoire de l'empire latin des Croisades ; il "fait" médiéval et asiatique plus qu'antique ». Elle reconnaît que ce fut d'abord pour elle une erreur, ou, pour la citer, « une inadvertance due comme si souvent à une note hâtivement et incomplètement prise », mais elle a préféré cette faute heureuse à un terme authentique trompeur. De fait, elle a confondu la métropole et la colonie mentionnées dans la même phrase du *Périple du Pont Euxin*, 1, 1, d'Arrien qu'elle reprend au début de *Patientia* : là où le texte grec disait : « Nous voici arrivés à Trapézonte, cité grecque, comme le dit le fameux Xénophon, établie au bord de la mer, une colonie de Sinope »[31], elle a transposé : « Nous avons bouclé la boucle à Sinope […] » (p. 499)[32].

[30] Le 10 mars 1955, elle fait part à Maria Luisa Cisneros de la confirmation qu'elle a reçue de Marcel Durry (*HZ*, p. 467).
[31] ARRIEN, *Périple du Pont-Euxin*, 1, traduction d'Alain SILBERMAN, Les Belles Lettres.
[32] Cf. Rémy POIGNAULT, *op. cit.*, p. 433-4.

De même dans une lettre à Atanasio Mozzillo du 14 janvier 1957, qui a consacré un article à *Mémoires d'Hadrien* dans *Labeo*[33], elle souligne que l'écrivain, malgré tout, est amené à prendre des accommodements avec la vérité[34] :

> En effet, il est naturel qu'un spécialiste éprouve quelque méfiance à l'égard d'ouvrages littéraires utilisant sur certains points le résultat de recherches faites par des érudits de profession. Dans le domaine où il est passé maître, le spécialiste n'a forcément rien à apprendre de cette sorte d'ouvrage, et il est presque inévitable que les exigences de la forme littéraire y aient nécessité çà et là des simplifications ou des transpositions qui paraîtront choquantes à l'homme de métier, et qui portent précisément sur les points qu'il est le plus apte à juger. (bMS Fr. 372. 2 (4961))[35]

Si le souci du détail, de la précision constitue la grandeur humaine d'une œuvre littéraire, comme elle l'écrit un peu plus loin, cette même acribie pourrait être dommageable à la littérature, d'où la nécessité de garder un savant équilibre :

> Mais il faut sans cesse rappeler que la volonté de retenir en tout le détail exact, si prédominante dans les recherches préparatoires, devait céder jusqu'à un certain point dans la rédaction finale au souci de présenter au lecteur un récit intégré, compréhensible et vivant.

---

[33] Atanasio MOZZILLO, « Adriano tra Gide e Spartiano », *Labeo*, 1, 1955, p. 223-230.

[34] Cf. aussi la lettre à l'Abbé Vincent du 26 janvier 1954 : « Il est bien difficile aussi, dans un ouvrage qui tout en se basant le plus strictement possible sur l'histoire tend à offrir une image tragique de la destinée humaine, de n'être pas amené à *composer* les faits dans un certain sens » (*HZ*, p. 302). C'est ainsi qu'elle explique qu'elle a mis l'accent, dans l'épisode de la guerre juive, sur l'échec d'Hadrien et sur un élément de démesure dans sa conduite (visant sans doute là son erreur d'appréciation avant la guerre quand il voulait faire de Jérusalem une cité gréco-romaine).

[35] À paraître dans le deuxième volume *D'Hadrien à Zénon (correspondance 1957-1962)* aux éditions Gallimard.

L'auteur explique ainsi quelques "erreurs" volontaires[36]. Il y a eu pour elle de véritables « cas de conscience » ; elle a œuvré au long des rééditions « à rétablir là où [elle] le pouvai[t] la plus extrême littéralité ». « J'ajoute qu'il m'est du reste arrivé plus d'une fois d'endommager ainsi mon ouvrage, en y insérant après coup des précisions ou des détails pour lesquels il n'est pas fait ». La science est nécessaire à la réalisation de *Mémoires d'Hadrien*, qui ne peut être construit que sur ses solides fondations, mais l'excès de science pourrait tuer l'art littéraire.

La manière dont Marguerite Yourcenar caractérise son œuvre

Marguerite Yourcenar semble osciller entre science et poésie. Il y a chez elle la tentation de l'essai. Il lui arrive de mettre en avant la dimension scientifique de son travail, dans des circonstances, il est vrai, qui conduisent à relativiser ses propos. Ainsi quand elle sollicite auprès de M. Barrett une bourse de la Fondation Bollingen pour se rendre en Europe afin de compléter sa documentation : « Je suis en train de réviser le long travail concernant la bibliographie critique et espère encore aller en Europe pour faire les dernières recherches et vérifications » (30 janvier 1951, traduit de l'anglais, *HZ*, p. 24). En 1953, c'est vers la Fondation Rockefeller qu'elle se tourne pour financer ses voyages d'études, dans une lettre du 31 mars à M. Marshall : elle y présente les « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* » dont « les premières pages ont déjà été publiées dans le *Mercure de France* » comme devant s'étoffer à la dimension d'un essai qui « contiendra des études sur l'art et la littérature du II^e^ siècle dans leur rapport avec l'histoire » ; elle veut inscrire l'esthétique dans son interaction avec le temps. Elle ajoute : « le travail sur les sources de l'histoire hadrianique au II^e^ siècle impliquera d'assez fortes dépenses en

[36] Elle a préféré écrire le « gouverneur de Cilicie » au lieu du « conseil de Bétique » parce que l'expression lui semble mieux passer auprès du « lecteur cultivé moyen », comme nous l'avons vu aussi dans la lettre à Constantin Coukidis.

photographies et autres documents, comme ce fut, en fait, le cas pour le travail précédent concernant *Mémoires d'Hadrien* » (*HZ*, p. 252-3). Cette notion d'enquête, d'approche visuelle n'est pas seulement un argument d'appel à subvention, c'est une démarche inhérente à la méthode de Marguerite Yourcenar.

Ajoutons à cela que, dans ses relations difficiles avec Gaston Gallimard quand il s'agit d'établir un nouveau contrat, elle achoppe sur le mot « romans » que l'éditeur a substitué à celui d'« ouvrages » à propos de son option sur les futurs livres de l'auteur. Dans une lettre du 21 novembre 1952, elle y définit *Mémoires d'Hadrien* comme « une œuvre appartenant au genre de l'*essai historique* » et elle ajoute : « En dépit de quelques récits fort anciens, dont le plus récent a paru chez vous il y a quatorze ans, je n'ai ni l'intention ni l'envie de faire carrière de romancier, et si les genres de l'essai historique, du poème, de la traduction érudite ou du dialogue dramatique vous paraissent, probablement à juste titre trop aléatoires, il serait plus simple de renoncer à essayer d'établir des droits sur ma production » (*HZ*, p. 197).

En outre, elle insiste sur le caractère, pourrait-on dire, technique de l'élaboration de *Mémoires d'Hadrien* pour conseiller à Olga Peters de Western Reserve University à Cleveland qui travaille à une thèse sur son œuvre, de ne pas « l'inclure dans [sa] thèse » : « l'étude de ce long ouvrage, qui représente pour moi le travail de toute une vie, vous entraînerait trop loin, et ne pourrait guère être effectuée sans de longues recherches sur les sources, lesquelles sont d'accès difficile, se trouvant réparties un peu partout dans les textes antiques, mais aussi dans d'innombrables travaux d'épigraphie et d'histoire ; je me rends compte mieux que personne que ce livre touche à un nombre presque infini de problèmes » (lettre du 4 juillet 1951, *HZ*, p. 30).

Il ne faudrait pas se focaliser sur l'un des termes du binôme : en fait, Marguerite Yourcenar essaie d'allier la science et la littérature ; la « Note » l'annonce très clairement : cette œuvre « touche par certains côtés au roman et par d'autres à la poésie ; elle pourrait donc se passer de pièces justificatives ; sa valeur humaine est néanmoins singulièrement augmentée par la fidélité aux faits » (p. 543). C'est que la littérature est une

éthique à ses yeux. La démarche créatrice ne peut pas ignorer les résultats de la recherche savante même si elle est d'une autre nature. Marguerite Yourcenar s'appuie sur l'approche scientifique du vrai pour en faire du beau et surtout du vivant. Et elle est reconnaissante aux spécialistes de l'Antiquité qui essaient de comprendre son entreprise. Elle a conscience de ne pas être une historienne, et se fait humble tout en ayant le sentiment de sa réussite : « Personne ne sait mieux que moi qu'on n'arrive jamais qu'à une approximation, mais j'ai fait ce que j'ai pu pour rester fidèle à la lettre et à l'esprit de l'histoire, tout en cherchant à retrouver par-delà les textes toujours plus ou moins figés cette réalité obscure et changeante qui est celle de la vie même. Merci de m'avoir suivie avec tant de sympathie. Un homme du métier, comme vous l'êtes, aurait le droit d'être irrité par un écrivain qui empiète sur le domaine de l'histoire ; je suis d'autant plus sensible à votre approbation »[37], écrit-elle à Julien Guey, le 23 mai 1953 (*HZ*, p. 268). Elle dit aussi sa dette à l'égard de tous les savants dont les ouvrages lui ont permis d'élaborer son œuvre, en particulier Wilhelm Weber dont les travaux l'ont impressionnée et qui, écrit-elle à Walter Hatto Gross le 7 mars 1955, « le premier m'inspira l'idée qu'il était possible de faire une synthèse à la fois historique et poétique du caractère d'Hadrien ». Dans une lettre à Walter Lipgens du 28 décembre 1951, Marguerite Yourcenar montre son admiration pour Wilhelm Weber, auteur de plusieurs ouvrages et articles sur Hadrien, qui, malgré la faible connaissance de la langue allemande avouée par l'écrivain, lui ont été d'un grand secours ; un précédent courrier de Walter Lipgens lui a appris sa mort. Elle évoque « cette espèce de relève de la garde que figure, à travers l'histoire littéraire, la longue série des érudits, des historiens et des poètes s'attachant à tour de rôle à un même sujet, à un même personnage […] » (*HZ*, p. 113). On pressent là comme le brouillon d'un passage des « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien*, p. 538 : « Appris en décembre 1951 la mort assez récente de l'historien allemand Wilhelm Weber […]. Sentiment

[37] Cf. aussi *CNMH*, p. 538-9 et la lettre à Cornelius C. Vermeule du 5 mai 1955, ainsi que la correspondance avec Walter Lipgens (12 et 28 décembre 1951).

d'appartenir à une espèce de *Gens Aelia*, de faire partie de la foule des secrétaires du grand homme, de participer à cette relève de la garde impériale que montent les humanistes et les poètes se relayant autour d'un grand souvenir ».

La littérature a donc besoin du socle de l'érudition pour s'élever : « Je me rends bien compte que nous autres, romanciers ou poètes, avons vis-à-vis du pur érudit une sorte d'injuste avantage : nous profitons des résultats de votre méthode, et nous avons, en plus, le droit de nous livrer à l'émotion, ou de nous abandonner à l'élan de l'imagination, que la rigueur même de votre méthode vous interdit, et que vous êtes forcés, par discipline, de laisser en dehors de vos ouvrages, et pour ainsi dire de garder cachés »[38]. On trouvera des propos analogues dans les « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* ». Somme toute, *Mémoires d'Hadrien* c'est un peu la science plus l'âme ! Dans cette division du travail, la part noble est bien celle de l'écrivain[39]. Dans la lettre à Frederick Clifton Grant du 6 février 1957, que nous avons déjà citée, Marguerite Yourcenar dit, de manière analogue : « Mon désir […] était de profiter de nos connaissances historiques d'aujourd'hui pour tenter, *mutatis mutandis*, l'équivalent de certaines grandes reconstructions poétiques de l'histoire faites par des poètes du passé ; pour retrouver en somme, s'il se pouvait, la poésie humaine de l'histoire, que nous risquons d'ensevelir de nos jours sous nos fac-similés et nos fiches ».

Marguerite Yourcenar s'est expliquée à Matthieu Galey dans *Les Yeux ouverts* (p. 62) sur son choix du roman plutôt que du traité ou du livre d'histoire : c'est qu'elle voulait adopter l'angle de vue spécifique de son personnage, afin de mieux faire percevoir l'universel et l'atemporel sous le particulier. Cela confère à son travail un champ plus vaste, d'autant plus qu'elle reproche à l'histoire sa tendance au système et ses partis pris idéologiques. Le romancier sera ainsi plus vrai que l'historien :

[38] Lettre à Walter Hatto Gross déjà citée.

[39] Marguerite Yourcenar propose, inversement, à Raïssa Calza, qui crée un centre international de recherche photographique, les clichés d'Antinoüs qu'elle possède pour les mettre au service de la communauté scientifique : « J'aurais grand plaisir à aider ainsi les archéologues » (lettre du 1er mars 1954, *HZ*, p. 322).

« Mais si l'on fait parler le personnage en son propre nom, […] on se met à la place de l'être évoqué ; on se trouve alors devant une réalité unique, celle de cet homme-là, à ce moment-là, dans ce lieu-là. Et c'est par ce détour qu'on atteint le mieux l'humain et l'universel » (*YO*, p. 62). Il nous semble qu'ainsi Marguerite Yourcenar, par le respect scrupuleux qu'elle a du document et de l'information, dépasse l'opposition entre histoire et poésie posée par Aristote qui écrivait dans sa *Poétique* « […] la poésie est une chose plus philosophique et plus noble que l'histoire : la poésie dit plutôt le général, l'histoire le particulier »[40]. Et Marguerite Yourcenar établit une synthèse harmonieuse entre les sciences de l'Antiquité et la littérature.

[40] ARISTOTE, *Poétique*, 1451 b, traduction de Michel MAGNIEN, Le Livre de poche classique, 1990.